

**En bref. La nuit et la lumière**

*Série Mexicana et Ciels d'hiver à Chapala* de Fernand Leduc.

Galerie Graff, du 24 avril au 24 mai 2008

*Kosovo* de Fernand Leduc. Galerie Roger Bellemare, du 26 avril au 31 mai 2008

Rose-Marie Arbour

---

Number 221, July–August 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16872ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Arbour, R.-M. (2008). En bref. La nuit et la lumière / *Série Mexicana et Ciels d'hiver à Chapala* de Fernand Leduc. Galerie Graff, du 24 avril au 24 mai 2008 / *Kosovo* de Fernand Leduc. Galerie Roger Bellemare, du 26 avril au 31 mai 2008. *Spirale*, (221), 5–5.

## La nuit et la lumière

SÉRIE MEXICANA et CIELS D'HIVER  
À CHAPALA de Fernand Leduc  
Galerie Graff, du 24 avril au 24 mai 2008.

KOSOVO  
de Fernand Leduc  
Galerie Roger Bellemare,  
du 26 avril au 31 mai 2008.

par ROSE MARIE ARBOUR

Pour Fernand Leduc, peindre est une recherche et une atteinte de la lumière. Il y a toutes sortes de lumière : diurne, nocturne, de l'aube au crépuscule. Quelle qu'elle soit, elle s'insinue dans la pupille de l'œil à force de regarder attentivement la surface de ces toiles que l'artiste a déjà baptisées « *microchromies* » et celles, plus récentes, présentées à la galerie Roger Bellemare sous le titre *Kosovo*. En même temps, la galerie Graff expose une série de pastels à l'huile plus récents de Fernand Leduc sous le titre *Série Mexicana*.

L'attention soutenue du regard que ces œuvres exigent du spectateur est semblable à celle que, dans l'obscurité quasi totale, le marcheur braque dans la nuit noire alors que ses yeux finissent par discerner la forme vague mais bien réelle des objets qui sont autour de lui. Les tableaux nocturnes de *Kosovo* s'offrent au regard du spectateur dans la durée : à force d'en fixer la surface, celui-ci voit surgir des éléments plus clairs qui, aussi fragiles soient-ils, dynamisent la surface de la toile en même temps qu'ils apprivoisent la terrible nuit où les bombes éclatent comme des feux d'artifice, semant la mort en retombant sur le pays en guerre. L'attention fixe est la seule voie d'accès possible du spectateur à ces univers nocturnes : l'œil est peu à peu dirigé vers un espace profond qui flotte derrière le plan de la toile ; cet espace est imbibé d'une lumière si subtile qu'elle disparaît dès que l'attention de l'œil se relâche.

À l'autre bout du spectre, l'exposition intitulée *Série Mexicana* est solaire à souhait. L'éclatement coloré répand une sorte d'euphorie et de sérénité dans l'espace d'exposition de Graff. Y sont exposés des pastels à l'huile réalisés en 2007 et 2008 par ce signataire du *Refus global* (1948) qui a redonné au monochrome une intensité de présence étonnante. Ici, la lumière-couleur est le premier plan auquel la texture onctueuse du pastel à l'huile donne une fine granulosité, une valeur tactile surprenante dans des œuvres aussi dépouillées de toute présence formelle.

Le regard du spectateur est entraîné au-delà de la surface, dans un espace à peine perceptible de prime abord et qui ne se livre qu'à celui qui sait attendre, comme dans la série *Kosovo*. La surface colorée s'ouvre d'elle-même et c'est un souffle chaud qui l'y attend, celui qui balaie les flancs des collines mexicaines où le peintre s'est installé pour peindre.

C'est ainsi qu'un spectateur, sans s'en rendre compte, devient une sorte de méditant devant les toiles de Fernand Leduc. Dans *Kosovo*, la lumière est noyée dans l'obscurité pour émerger peu à peu au regard attentif ; dans la *Série Mexicana*, c'est au contraire la nuit qui hante la lumière colorée, qui l'imbibe subtilement mais sans la menacer. L'espace pictural que déploie sans faillir et depuis tant d'années Fernand Leduc a comme effet de redonner du temps au spectateur harcelé par la consommation frénétique qui hante l'espace public où son attention est *a priori* considérée comme obsolète et où triomphe l'accumulation instantanée de biens monnayables.

Il est curieux de constater que ces toiles — que n'occupe pourtant que la couleur-lumière — peuvent s'interpréter comme des incitations à voir la mort et la vie comme les pôles d'une même réalité, sans excès ni dans le malheur ni dans le bonheur. Quelques tubes de couleur, quelques bâtons de pastel ont suffi pour exprimer les pôles de notre existence et, à ce titre, on peut croire que la peinture n'est pas près de disparaître. ●

## Quand New York sera devenu taliban

NEW BYZANCE. TOME I —  
RUINES de Corbeyran-Chabbert  
Glénat, « Grafica », 54 p.

par YAN HAMEL

En commandant la destruction du World Trade Center, Oussama Ben Laden a enrichi l'imaginaire de New York. Il a aussi ouvert des voies inédites à la science-fiction.

Avec les premières retransmissions télévisées des avions percutant les tours, un nouveau complexe d'images s'est greffé au répertoire déjà vaste de représentations qu'évoque le nom de la Grosse Pomme. Érigée depuis le début du siècle passé au rang de métonymie valant pour toutes les contradictions de la modernité capitaliste et techno-industrielle, la mégapole étasunienne est devenue la ville blessée emblématique des menaces qui pèsent sur notre civilisation. Du franchouillard *Windows on the World* de Frédéric Beigbeder (2003) à l'édifiant *World Trade Center* d'Oliver Stone (2006) en passant par les brûlots anti-Bush de Michael Moore, l'attentat a donné lieu à un important travail d'appropriation symbolique qui, hélas ! n'a jusqu'à présent pas été à la hauteur du traumatisme subi par l'ensemble de la planète.

Au-delà de sa juste et convaincante représentation, qui semble être demeurée jusqu'à maintenant hors de la portée des arts, la catastrophe a eu des incidences lourdes sur les visions de l'avenir qui sont mises en circulation dans les médias, les conversations, les arts, la littérature en général, et en particulier dans la science-fiction. C'est ce que montre la victoire finale contre le capitalisme. Pareille idée de départ aurait pu servir à critiquer les suites possibles de la « guerre contre la terreur », ou à réfléchir sur la possibilité, pour un pouvoir étatique, d'harmoniser technicité ultramoderne et obscurantisme religieux. Voilà le type de propos qui n'a malheureusement pas été développé comme il l'aurait mérité, mais que tiennent tout de même, à l'état embryonnaire, les meilleures cases de l'album, dans lesquelles des gratte-ciels apolliniens surplombent des femmes voilées arpétant le désordre d'un souk.

### Un propos limité

Premier opus d'*Uchronie(s)* — trois séries de trois tomes (*New Byzance*, *New Harlem*, *New York*) qui trouveront leur dénouement dans un dixième album —, *New Byzance tome I — Ruines* raconte les déboires de Zack Kosinski dans un monde où, grâce aux attentats du 11-Septembre, les tenants de « l'utopie fondamentaliste » ont depuis longtemps remporté la victoire finale contre le capitalisme. Pareille idée de départ aurait pu servir à critiquer les suites possibles de la « guerre contre la terreur », ou à réfléchir sur la possibilité, pour un pouvoir étatique, d'harmoniser technicité ultramoderne et obscurantisme religieux. Voilà le type de propos qui n'a malheureusement pas été développé comme il l'aurait mérité, mais que tiennent tout de même, à l'état embryonnaire, les meilleures cases de l'album, dans lesquelles des gratte-ciels apolliniens surplombent des femmes voilées arpétant le désordre d'un souk.

Outre quelques magnifiques représentations d'un futuriste New York byzantin et de ses buildings, le trait académique d'Éric Chabbert se complait dans une surenchère lassante d'effets visuels qui se voudraient chocs : plongées, contre-plongées, plans obliques, gros plans obliques, très gros plans obliques en contre-plongée, etc. Malgré ce pesant effort pour dynamiser ses planches, le dessinateur offre au lecteur des images statiques réunissant une panoplie de fantasmes adolescents : voitures sport, motos, armes à feu, cuirs, verres fumés, appartements somptueux, orgies... Et, toujours, de jeunes premiers à la page interagissent avec des minettes longilignes à l'hollywoodienne — seins volumineux, lèvres pulpeuses, fesses à l'arrondi proéminent —, plus proches de la poupée Barbie (ou de Jessica Simpson) que de l'être humain.